



Cliché anonyme
de Natalie Clifford
Barney pris dans
son jardin du
20, rue Jacob,
à Paris,
probablement
à la fin des
années 1920.

Longtemps confinées aux marges de l'histoire, les homosexuelles sont aujourd'hui au cœur d'une effervescence culturelle. "M" met en lumière des pionnières et des lieux qui ont jalonné cette longue marche vers plus de visibilité. Cette semaine, l'Américaine Natalie Clifford Barney qui, dans le Paris de la Belle Époque, fit de son salon littéraire le temple des amitiés et de la création féminines. Et dont l'œuvre retrouve les faveurs de l'édition.

TOUS LES VENDREDIS, À

16 H 30, de grosses Buick et un défilé de femmes et d'hommes bien mis encombrent la rue Jacob, dans le 6^e arrondissement de Paris. Ils sont une cinquantaine, peut-être cent, qui affluent au numéro 20 et n'en sortent qu'un peu avant 22 heures. De l'extérieur, on peut entendre les éclats de voix et de rires, les conversations animées et l'allégresse bruit des verres qui s'entrechoquent. Cette scène s'est répétée six mois par an les vendredis, du printemps 1909 à la veille de la seconde guerre mondiale. Dans cette foule qui se pressait au 20, rue Jacob, les badauds les plus avertis pouvaient reconnaître, d'une semaine à l'autre, d'une saison à l'autre, d'une année à l'autre, les artistes et les intellectuels les plus en vue de la capitale. Les écrivaines Colette, Gertrude Stein ou Djuna Barnes ; les libraires Sylvia Beach et Adrienne Monnier ; les artistes Romaine Brooks, Marie Laurencin et Max Jacob ; les auteurs T.S. Eliot, Ezra Pound, Jean Cocteau, André Gide, Paul Valéry. Plus tard,

Marguerite Yourcenar et Françoise Sagan seront, elles aussi, aperçues au 20, rue Jacob, dans ce qui n'est alors plus qu'un souvenir, celui du salon le plus sensationnel de Paris. Inauguré en 1905 à Neuilly et fixé quatre ans plus tard rue Jacob, ce rassemblement très couru détonne dans le paysage des salons de l'époque tant il est avant-gardiste. Lieu de pouvoir intellectuel considérable, il est surtout un espace de création et de liberté privilégié pour les lesbiennes. Dans ce pavillon de deux étages donnant sur un petit jardin, on vit son homosexualité au grand jour. C'est le désir et le mode de vie de l'hôtesse : Natalie Clifford Barney. Morte à Paris il y a cinquante ans, en 1972, cette femme de lettres, dont l'influence commence tout juste à être étudiée, est née le 31 octobre 1876 dans l'Ohio au sein d'une famille de la haute société américaine. Le père, Albert, est rentier, la mère, Alice, peintre. Quand Natalie a 7 ans et sa sœur, Laura, 4 ans, leurs parents les emmènent en Europe. C'est le premier d'une longue série de voyages. Trois ans plus tard, en 1886, Alice, qui veut perfectionner sa peinture et permettre à ses filles de progresser en français, les place dans une pension à Fontainebleau. Elles y resteront dix-huit mois. Adolescent, Natalie, qui se sait déjà lesbienne, ne cessera de retourner à Paris, avec sa mère et sa sœur d'abord, puis seule, jusqu'à s'y établir durablement en cette fin du XIX^e siècle. À l'époque, l'Europe semble plus accueillante pour les femmes et pour les homosexuels. À Paris, des lieux de sociabilité homosexuelle masculine existent, et les auteurs, comme André Gide, qui évoquent leur amour des hommes publient leurs écrits. Les lesbiennes, elles, sont présentes dans la littérature masculine, mais elles y sont félicitées et cantonnées à l'archétype de la nymphe languide et tragique. Elles n'ont guère la parole et pas de lieux à elles. C'est dans cette atmosphère de liberté naissante et de tolérance toute relative que Natalie Clifford Barney arrive à Paris et contribue à ériger le mythe de la capitale saphique, parfois appelée Paris-Lesbos.

Car elle est à peine installée qu'elle s'entiche follement de la plus grande des courtisanes de Paris, la plus belle, la plus en vue, la plus inatteignable, Liane de Pougy, qu'elle croise lors d'une promenade dans le bois de Boulogne. Natalie a 23 ans, Liane 29. Elle lui fait envoyer des fleurs et la poursuit de ses ardeurs jusqu'à lui arracher un rendez-vous où elle se rend en costume de petit page hérité, dit-elle, de la poétesse Sappho. Lorsque leur histoire orageuse s'achève, Natalie tombe dans les bras de Pauline Tarn, dite Renée Vivien, que lui présente une amie américaine. Renée est une poétesse anglaise estimée, une sorte d'Amy Winehouse de la Belle Époque, aussi brillante que tragique – morte à 32 ans, elle suscite un culte toujours fervent aujourd'hui.

Ces passions tumultueuses, ces femmes ne se contentent pas de les vivre. Elles les écrivent. En 1900, Natalie fait paraître *Quelques Portraits. Sonnets de femmes*. On raconte que son père, effaré par le récit à peine déguisé de ses amours, en acheta massivement des exemplaires pour les brûler. Un an plus tard, elle est l'héroïne d'*Études et pré-ludes*, de Renée Vivien, et de l'*Idylle saphique*, de Liane de Pougy. «On ne saurait nier le rôle génératrice de Natalie Clifford Barney dans cet essor soudain : tout en étant autrice d'un recueil lesbien, c'est elle qui encourage Renée Vivien à publier *Études et pré-ludes* et qui inspire son roman à Liane de Pougy», écrit Camille Islert, docteure en littérature, dans *Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours* (Le Cavalier bleu). La chercheuse y voit un tournant dans l'histoire de la littérature : pour la première fois, des femmes homosexuelles prennent la parole à leur sujet. C'est un scandale et un succès.

Natalie Clifford Barney, qui, en 1899, n'était encore qu'une mondaine peu connue en dehors de la haute société américaine installée à Paris, devient ainsi, dès 1901, une légende lesbienne. Un an plus tard, son père meurt. La voilà, à 26 ans, écrivaine, célèbre, fortunée et indépendante. Invitée par le Tout-Paris, elle organise à son tour des fêtes dans la maison dont elle a hérité à Neuilly. Chagrinée par la mort de Renée Vivien, en 1909, et désireuse de tourner le dos à la demeure familiale, elle s'installe cette année-là rue Jacob, dans un bout de campagne à 000

RÉVOLUTIONS LESBIENNES - ÉPISODE 1

NATALIE CLIFFORD BARNEY, L'AMAZONE DE LA RUE JACOB.

Texte Zineb DRYEF



NATALIE CLIFFORD BARNEY DÉFEND L'IDÉE PIONNIÈRE QU'ÊTRE LIBRE C'EST D'ABORD SE LIBÉRER DE LA SOCIÉTÉ DES HOMMES. ET, C'EST DU JAMAIS-VU, ELLE UTILISE LE MOT "LESIENNE" SANS CONNOTATION PÉJORATIVE. "LE MONDE EST UN MIROIR DÉFORMANT QUI NOUS REFLETTÉ MÉCONNAISSABLES... JE ME REGARDE SANS HONTE. POURQUOI M'EN VOUDRAIT-ON D'ÊTRE LESBIENNE?", S'INTERROGE-T-ELLE.

○○○ Paris dont elle sera l'heureuse locataire pendant plus d'un demi-siècle. Elle invite sans compter et la bonne société est ravie de se presser chez elle. Marcel Proust s'y rend quelques fois. Mais Natalie Clifford Barney ne l'aime guère. Après plusieurs rendez-vous manqués à cause de sa santé fragile, Proust finit par être reçu pour un tête-à-tête. Il exige que la maison soit chauffée à 22 degrés et s'annonce à minuit, ce qui exaspère Natalie Clifford Barney, désespérément couche-tôt. Ils en resteront là, l'écrivaine l'ayant jugé assommant : « *L'apprêt de son plastron, son habit, lui donnait l'attitude officielle d'un mort dressé dans son cercueil (...). Macabre et sommaire, refoulait-il tout dans son laboratoire de décomposition ?* », écrira-t-elle dans *Aventures de l'esprit* (1929).

Si le 20, rue Jacob demeure célèbre, c'est bien pour le rendez-vous du vendredi. De mai à juillet, avant de se rendre dans sa maison en Provence, puis d'octobre à décembre, avant de prendre ses quartiers en Italie, Natalie Clifford Barney tient salon. Le rituel est immuable : à 16 h 30 tapantes, les premiers invités arrivent. Elle n'apparaît qu'ensuite, se tenant un peu à l'écart, silencieuse sur son fauteuil à bascule. Parée de ses bijoux signés René Lalique et habillée d'une longue robe – toujours une création de son amie Madeleine Vionnet, jamais la même et souvent blanche – elle a un mot pour chacun, mais elle préfère contempler le spectacle de ses amies réunies, écouter les lectures faites par des actrices de la Comédie-Française ou guider sa gouvernante, Berthe Cleyrergue, qui fait circuler des plats garnis de tout ce qu'elle a confectionné les jours précédents : des sandwiches au roastbeef, aux sardines ou au concombre, avec une mayonnaise légère, « qui n'encombrait pas le foie » ; des gâteaux moitié vanille, moitié chocolat ; des meringues et des choux à la crème, des tortillons au fromage et des fraises trempées dans du sucre au kirsch. « *J'apportais les plats au fur et à mesure... tout doucement... nous ne faisions pas comme ces gens qui mettent tous les mets directement sur un buffet* », raconte celle qui fut pendant quarante-cinq ans au service de Natalie Clifford Barney, dans ses Mémoires, recueillis par l'écrivaine et militante lesbienne Michèle Causse dans les

années 1970 (*Berthe ou un demi-siècle auprès de l'Amazone*, Éditions Tierce, 1980). Berthe servait parfois un « petit mousseux qui s'appelait "duc de Guermantes" », mais il y avait alors toujours quelqu'un pour réclamer du vrai champagne. « À portée de la main, j'avais une bouteille de champagne vide pour montrer que c'était du vrai champagne », se souvient-elle. À 20 h 30, miss Barney buvait un bouillon léger et ne tardait pas à prendre congé. À 22 heures, tout était fini.

Témoin privilégié du salon du 20, rue Jacob, la solide Bourguignonne, née en 1904, qui se plaît à se décrire comme « la Berthe de miss Barney », a adoré les années passées auprès de « l'Amazone » américaine. Des années de dévouement total : « Je suis quand même mieux que la Célestine de Proust ou la Pauline de Colette. Ces femmes-là, je ne les vois pas faire ce que j'ai fait pour miss Barney. » En juin 1927, lorsqu'elle rejoint sa maison, il y a déjà une gouvernante, deux femmes de chambre, une cuisinière et un chauffeur. Ils lui disent que miss Barney mène « une vie dérisoire ». Sa réputation, son homosexualité, surtout, l'effraie, mais elle reste. « Quand je pense qu'on est venu me dire qu'il y avait des tartouzes [elle veut dire "partouze"] dans le jardin ! Les gens inventent. Et tout ça parce que miss Barney était lesbienne ! » En fait d'orgies, le salon abrite des rencontres tout ce qu'il y a de plus décent. Si le souvenir de Colette dansant nue sur la pelouse a bien traversé le siècle, c'est surtout un endroit où l'on cause littérature. On célèbre les parutions des unes et des autres – grande copine de Colette, Natalie célèbre la publication de chacun de ses livres –, on organise le soutien à celles et à ceux que leur œuvre considérée comme scandaleuse met en difficulté, on commémore la mémoire des mortes. Pendant quelques années, Natalie remet un prix Renée-Vivien de la poésie.

L'extraordinaire de ce salon, Natalie Clifford Barney en convient elle-même, c'est ce drôle de petit temple, datant du Premier Empire, niché au fond de son jardin. Son origine inconnue, ses colonnes antiques et sa frise affichant en lettres romaines « À l'amitié » confèrent aux soirées un quelque chose d'ésotérique, une atmosphère de cérémonie secrète. Natalie le

baptise le Temple de l'amitié et le meuble avec des chaises rustiques, un lit col-de-cygne et une cheminée dont le feu est toujours allumé. L'édifice n'est pas qu'une curiosité architecturale, c'est surtout le cœur de ce qu'elle veut faire du 20, rue Jacob : un lieu dévolu à l'amitié. « *Le fameux salon de Natalie Clifford Barney est un espace identitaire fondamental qui renoue non seulement avec la tradition du XVII^e, mais assigne à l'amitié féminine une fonction culturelle et sociale qu'elle n'avait jamais eue : devenir le vecteur d'une liberté individuelle* », écrit l'historienne Marie-Jo Bonnet dans *Les Relations amoureuses entre les femmes* (Odile Jacob, 2001). C'est sans doute de cela que ses amies lui sont reconnaissantes et sans doute cela qui fait d'elle une grande inspiratrice de la littérature lesbienne.

EN 1928, elle est de nouveau au cœur de romans qui s'arrachent : *Le Puits de solitude*, de Radclyffe Hall, et *L'Almanach des femmes*, de Djuna Barnes. Ces titres marquent une avancée « dans la production lesbienne à l'échelle européenne, qui se ressent particulièrement à Paris », selon l'universitaire Camille Islert : « Non seulement *Le Puits de solitude*, traduit en français et libre de vente, est interdit en Angleterre avec perte et fracas, mais encore les deux autrices ont-elles introduit dans leurs œuvres des références au monde lesbien de la capitale française, et notamment à Natalie Clifford Barney. » À la librairie américaine Shakespeare and Company, Sylvia Beach doit même s'excuser auprès d'elle de ne pas pouvoir satisfaire ses commandes. « Oui, vous êtes bien l'héroïne de tous les livres remarquables de cette saison », lui dit-elle. Et de beaucoup d'autres par la suite, car, sa vie durant, elle prête ses traits aux personnages d'un nombre inouï de romans et de poèmes. « Natalie Clifford Barney fut, après Sappho, la femme qui inspira le plus grand nombre d'ouvrages, relevait l'écrivaine Michèle Causse. Le plus célèbre est évidemment, culture phallocentrique oblige, Lettres

à l'Amazone, de Remy de Gourmont. » C'est ce texte, paru en 1914, qui lui vaudra pour l'éternité son surnom de « l'Amazone ».

Bien sûr, le magnétisme qui émanait d'elle peut expliquer que Natalie Clifford Barney ait tant marqué ses contemporaines. Elle était extraordinairement belle et féminine. « *Cette Américaine plus souple qu'une écharpe, dont l'étincelant visage brille de cheveux d'or, de prunelles bleu de mer, de dents implacables* », écrit à son sujet Colette dans *Claudine à Paris*. Le nombre de ses conquêtes a aussi largement contribué à sa légende. Mais, plus que cela, c'est son mode de vie qui a fait d'elle la reine des lesbiennes. À partir du début des années 1920, elle forme avec la peintre Romaine Brooks un couple libre qui durera près de cinquante ans. À Paris, elles vivent séparément. Dans leur maison de vacances, la villa Trait d'union, à Beauvallon, dans la Drôme, seule la salle à manger est commune ; Romaine dispose de l'aile gauche, Natalie de l'aile droite. « *Elle* 000



Page de gauche, la poétesse anglaise Renée Vivien (debout) et Natalie Clifford Barney, vers 1900.

Ci-contre, portrait de Natalie Clifford Barney, réalisé vers 1925-1930, à l'intérieur du Temple de l'amitié, dans le jardin du 20, rue Jacob.

ooo aimait vivre à trois. Il y en avait donc toujours une qui faisait de la peine à une autre», raconte Berthe Cleyrergue après la mort de Clifford Barney. Avec la troisième de ce ménage, la « duchesse rouge » Élisabeth de Gramont, Natalie signe un symbolique contrat de mariage : un engagement écrit qui les lie pour la vie mais qui n'impose ni fidélité ni vie commune. Il ne s'agit pas pour l'Américaine de reproduire le couple traditionnel mais de s'inventer une nouvelle existence. L'homosexualité féminine, sous sa plume, est une source d'épanouissement et de libération. L'amour et l'amitié sont des « *aventures de l'esprit* », des forces motrices de la création. Elle croit en un horizon au-delà du genre – comme on ne dit pas encore à l'époque –, un horizon « où les deux sexes se fondraient progressivement dans une androgynie rendant caduque la distinction des individus ». Elle défend l'idée pionnière qu'« être libre c'est d'abord se libérer

de la société des hommes. Et, c'est du jamais-vu, Natalie Clifford Barney utilise le mot « lesbienne » sans connotation péjorative. Elle refuse de se laisser bousiller par la honte : « *Le monde est un miroir déformant qui nous reflète méconnaissables... Je me regarde sans honte. Pourquoi m'en voudrait-on d'être lesbienne?* », s'interroge-t-elle dans son autobiographie. Elle écrit aussi des choses comme : « *Le règne patriarchal menace le genre humain* » ou « *Il est temps que les Amazones ne se fassent plus féconder par l'ennemi* ». Si l'apparence de sylphide évaporée de Natalie Clifford Barney plaît aux hommes, en lisant ses textes, notamment ses *Pensées d'une Amazone*, publiées en 1920, ils sont choqués de découvrir une femme affirmée et donc dangereuse. « *Pourquoi des notations qui transforment notre moderne Sappho en suffragette?* », « *Quoi ? Serait-ce une Amazone féministe ?* », s'ébahissent les critiques. Le succès tourbillonnant de l'autrice ne doit pas faire oublier que la Belle Époque parisienne – entre 1890 et 1914 – est avant tout « *bourgeoise, masculine et hétérosexuelle* », rappelle Camille Islert. L'homosexualité n'est alors pas condamnée en tant que telle par la loi française, mais la réprobation sociale est si forte, le risque de mise au ban si écrasant que peu se risquent à l'afficher. Sans se revendiquer féministe, Natalie Clifford Barney réunit au 20, rue Jacob, un congrès des femmes en faveur de la paix au printemps 1917. Sans vrai résultat. À la fin des années 1920, elle crée une très éphémère Académie des femmes, pour brocarder la misogynie de l'Académie française – elle demandera à Marguerite Yourcenar d'y participer quelques décennies avant que cette dernière ne soit consacrée première Immortelle. Plus d'un siècle avant la dénonciation de l'invisibilisation des femmes, elle conteste la domination masculine dans le champ de la création et évoque l'urgence et la nécessité de créer des espaces pour

elles. C'est là le sens qu'elle souhaite donner au 20, rue Jacob. « *Que venaient-elles chercher d'autre dans son salon, si ce n'est la chaleur structurante d'un groupe social, d'une force, d'une contre-culture, en un mot un contre-pouvoir capable un jour ou l'autre d'instaurer les conditions de sa propre visibilité ?* », souligne l'historienne Marie-Jo Bonnet.

Longtemps, ses livres, comme ceux de ses amies, sont demeurés introuvables ou ont été vendus à des prix dérisoires. Pour trois fois rien, l'éditrice-essayiste Suzette Robichon s'est ainsi constitué au fil des années une merveilleuse bibliothèque de raretés. Le regain d'intérêt pour ces femmes de la rive gauche doit beaucoup à cette militante lesbienne, aujourd'hui âgée de 74 ans, qui prend soin de transmettre ce qui a été effacé, oublié, escamoté. Quand elle débarque à Paris, dans les années 1970, elle ne sait pas que Natalie Clifford Barney est encore vivante. « *De toute façon, je ne serais pas allée frapper rue Jacob. Et encore moins au Meurice [où Barney finit sa vie]* », assure-t-elle.

En 2016, la militante reçoit un appel d'Olivier Wagner. Elle connaît ce jeune conservateur de la BNF Richelieu pour avoir collaboré avec lui sur des projets concernant les écrivaines Violette Leduc ou Monique Wittig. Il a une grande nouvelle : il a découvert « *par accident* » une petite boîte noire contenant des trésors légués par Liane de Pougy. Ce sont les lettres que la courtisane et Natalie Clifford Barney ont échangées entre 1899 et 1905. Chargé entre autres des fonds Paul Valéry et Nathalie Sarraute, il ne connaît pas très bien Natalie Clifford Barney et encore moins Liane de Pougy. Mais en parcourant les feuillets « *jetés* » dans un parfait désordre dans la boîte, Olivier Wagner est sidéré par la puissance contenue dans cette correspondance. Dans l'une de ses lettres, l'Américaine écrit : « *Quand pourrai-je hautement clamer mon amour pour toi et mon culte pour la beauté des religions lesbiennes ? Ne plus nier Sappho et ne plus cacher Liane !* » Deux femmes qui, dans une langue littéraire, se déclarent leur amour, sans honte ni culpabilité, en 1899 ? Cette *Correspondance amoureuse*, publiée en 2019 chez Gallimard et

Ci-contre, Natalie Clifford Barney (à droite) et la peintre Romaine Brooks, qui fut sa compagne pendant presque cinquante ans. Ici, en 1935.

Page de droite, Marguerite Yourcenar au jardin des Tuileries, à Paris, en février 1937. L'écrivaine a été une proche de Natalie Clifford Barney, qui l'a soutenue financièrement.



tirée à 5 000 exemplaires, s'est plutôt bien vendue. «Le contexte était favorable, explique le conservateur. Une esthétique lesbienne se développe grâce à des films comme *Portrait de la jeune fille en feu*, de Céline Sciamma, ou à des artistes comme *Christine and the Queens*. Il y a un regain d'intérêt pour cette histoire.»

Cette correspondance a amorcé le grand retour de Natalie Clifford Barney en librairie. En avril 2021, une nouvelle édition des *Nouvelles pensées de l'Amazone* paraissait dans la collection «L'Imaginaire» de Gallimard. En janvier 2023, dans cette même collection, doit ressortir l'introuvable *Je me souviens*, petit roman d'une grande beauté sur la passion qui l'a liée à Renée Vivien. Et le 18 août, ce sont les éditions Bartillat qui publient un inédit, *L'Adultère ingénue*, audacieux roman sur son histoire d'amour avec Élisabeth de Gramont. D'autres ouvrages doivent suivre chez le même éditeur en 2023, car celle dont la littérature était la grande affaire écrivait tout le temps. Des romans, des aphorismes et des lettres, beaucoup de lettres. Elle en a reçu quantité, signées d'inconnues qui la fantasmaient, de lectrices admiratives et d'amies. Cette collection de courriers est gardée jalousement par le conservateur François Chapon à la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, place du Panthéon. C'est à lui que Natalie Clifford Barney a confié ses archives à la fin de sa vie. Un nombre important de missives a disparu, brûlé par Berthe, qui raconte que Natalie lui avait dit : «Vous trierez mes lettres après ma mort, je ne veux pas que les lettres de toutes ces petites folles soient chez Doucet.» Elle l'a fait.

Parmi ces courriers figurent certains textes antisémites datant de son exil en Italie, entre 1940 et 1946. Ses biographes hésitent sur le sens à leur donner : les a-t-elle écrits avec conviction ou pour donner des gages au régime de Mussolini et se tirer d'affaire ? Suzette Robichon ne se fait guère d'illusions sur les idées politiques de l'écrivaine et n'a pas envie de l'idéaliser. Natalie Clifford Barney n'était pas Laura Dreyfus-Barney. Sa cadette, plus politique, a longtemps été la représentante du conseil international des femmes



à la Société des nations (SDN). «Contrairement à Laura, Natalie Clifford Barney ne s'est pas engagée, souligne Suzette Robichon. Alors qu'elle est contemporaine de *La Fronde*, le journal féministe dirigé par Marguerite Durand, et des suffragettes, on ne les voit pas dans ses textes. Il n'y a pas de lien avec les militantes ou très peu.» Il y a des barrières de classe qui paraissent infranchissables et un peu de mépris ou de raillerie de Natalie Clifford Barney à l'égard des garçonneuses. «La chanteuse lesbienne Suzy Solidor, très populaire, n'est pas une invitée de ses salons, poursuit l'essayiste. Natalie vit, elle ne se cache pas, mais son combat s'arrête là.» Elle ne fréquente que les femmes de la bonne société.

CET

entre-soi aristocratique explique peut-être en partie la distance que les homosexuelles d'après-guerre prennent avec Natalie Clifford Barney. Il y a aussi son image, piégée dans le cliché de l'Amazone à la féminité exacerbée qu'avait fabriqué le regard très masculin de certains de ses biographes et amis, et puis son style, passé de mode. «Les circonvolutions de l'art nouveau, la valorisation de figures féminines mystérieuses, volontiers alanguies, la versification classique, le monde antique semblent appartenir à un passé définitivement aboli par la première guerre mondiale», écrit Camille Islert. Son salon décline doucement. Elle reçoit moins. Sans regret : elle a toujours préféré les déjeuners. Elle en avait de toutes sortes, se rappelle sa Berthe : les déjeuners de dames, les déjeuners de six, de huit ou les déjeuners américains. Le 31 octobre, date de son anniversaire, elle organisait un repas des Scorpions : Germaine Beaumont, Marie Laurencin et Richard Anacréon, libraire de la rue de Seine, tous nés ce même jour, venaient partager une dinde à la sauce aux cranberries et une tarte à la citrouille. Elle donne encore

quelques réceptions, mais le Temple de l'amitié, désormais soutenu par des étais pour prévenir son écroulement, reste fermé. Parmi les fidèles, il y a son ami Jean Chalon, journaliste au *Figaro*, qui lui a consacré nombre d'ouvrages. Truman Capote s'y rend à quelques reprises. Elle reçoit aussi Marguerite Yourcenar. Leur relation faite d'admiration réciproque s'est nouée autour de leur goût pour la poésie. Natalie Clifford Barney est plus âgée, plus libre, et se sent le devoir de protéger et de soutenir financièrement cette autrice qu'elle juge brillante. Dans la biographie qu'elle a consacrée à Yourcenar, Henriette Levillain rapporte qu'en 1965 celle-ci, déjà installée aux États-Unis, reçoit parfois des chèques de son amie. Elle en utilise un pour sauver une petite île dans la baie de Bar Harbor, dans le Maine, convoitée par des promoteurs immobiliers.

Surtout, Natalie Clifford Barney s'attache à valoriser les œuvres des nombreuses femmes qu'elle a connues. Elle retravaille un livre de Dolly Wilde, la nièce d'Oscar, qu'elle a aimée. Elle fait mettre une plaque sur la maison de l'écrivaine Lucie Delarue-Mardrus et fait paraître ses poèmes. C'est grâce à elle aussi qu'Alice Toklas, compagne de la poétesse Gertrude Stein, disparue en 1946, échappe à la misère dans ses vieux jours. Nonagénaire, Natalie emploie encore son énergie à faire perdurer l'œuvre et la mémoire de la peintre Romaine Brooks, disparue en 1970. Cette dernière ne l'avait quittée que parce que Barney avait eu le mauvais goût, à l'âge de 87 ans, de s'éprendre d'une jeune femme de 60 ans. Celle de trop pour Romaine.

Au 20, rue Jacob, l'ancien premier ministre Michel Debré, propriétaire des lieux depuis 1966, rêve de déloger sa locataire pour lancer des travaux. Une longue bataille les oppose, que remporte Natalie Clifford Barney. Elle gagne le droit de mourir chez elle. Mais, en 1971, elle doit finalement partir : le pavillon manque de s'effondrer. Elle s'établit au Meurice, où elle meurt le 2 février 1972 à l'âge de 95 ans. Elle qui n'aimait pas les enterrements aurait sans doute apprécié l'intimité du sien. Une trentaine de proches, dont Gisèle, sa dernière compagne, Jean Chalon et Berthe. C'était un vendredi, à 16 h 30. (M)